

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

456533
~~463030~~



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

RICHE — ROR.



DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,
RUE DU CADRAN, N^o 16.

462030
~~462030~~
BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

456533

ANCIENNE ET MODERNE,



OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

REDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
qu'à la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

TOME TRENTE-HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.



L'explication des signatures des auteurs est à la fin du volume.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME.

MM.

A-B-T. BEUCHOT.
A-C-S. DE ANGELIS.
A-R-T. ABEL-REMUSAT.
A-T. H. AUDIFFRET.
B-M-S. BIGOT DE MOROGUES.
B-N. RÉGIN.
B-P. DE BEAUCHAMP.
B-S. BOCOUS.
B-U. BEAULIEU.
C-L. DE CHOISEUL-D'AILLECOURT.
C. M. P. PILLET.
C-P-N. CAMPENON.
C-U. CATTEAU-CALLEVILLE.
C-V-R. CUVIER.
D-G. DEPPING.
D-C-S. DESGENETTES.
D. L. C. DE LA COMBE.
D-N-U. DAUNOU.
D-P-S. DU PETIT-THOUARS.
D-R-R. DUROZOIR.
D-T. DURDENT.
D-Z-S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
E-S. EYRIÈS.
F-D-R. FRIEDLANDER.
F-E. FIÉVÉE.
F. P-T. FABIEN PILLET.
F-T. FOISSET aîné.
G-CE. GENCE.
G-AD. GUÉRAUD.
H-Q-N. HENNEQUIN.
H-AY. HENRY.

MM.

L. LEFEBVRE-CAUCHY.
L-B-E. LABOUBRAIE.
L-M-E. LAMÔTTE.
L-O. LÉO.
L-P-E. HIPPOLYTE DE LA PORTE.
L. R-E. LA RENAUDIÈRE.
L-T-A. LATENA (Jules).
L-T-L. LALLY-TOLLENDAL.
L-Y. L'ÉCUY.
M-D J. MICHAUD jeune.
M. J. MÉLY-JANIN.
M-NE. MALITOURNE.
M-T. MARGUERIT.
M-Z-S. MAZAS.
N-H. NAUCHE.
N-L. NOEL.
P-C-T. PICOT.
P-N-T. PONCELET.
P-NY. PRONY.
P-S. PÉRIÈS.
R-D. REINAUD.
R-M-D. RAYMOND (G. M.)
SI-D. SICARD.
S. S-I. SIMONDE SISMONDI.
S-Y. DE SALABERRY.
T-D. TABARAUD.
T-É. TROUVÉ.
V. S. L. VINGENS-SAINT-LAURENT.
V-VE. VILLENAVE.
W-S. WEISS.
Z. ANONYME.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

tout en réclamant contre les imperfections de ce travail (V. la *Bibliogr. astronomique*, pag. 802). Ce petit ouvrage, qui a joui de beaucoup de réputation, a été fort utile dans les collèges. IV. *Nouveau Traité de gnomonique*, 1742, 1746, in-8°. : il fit oublier celui d'Ozanam, et fut ensuite effacé par celui de D. Bedos (V. ce nom). V. *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, avec des tables des sinus, des tangentes, des secantes, et des logarithmes, 1743, 1750, 1757, in-8°. Ce livre, dit Lalande, est, comme tous ceux de l'auteur, recommandable par la clarté. Les tables en sont exactes, les épreuves ayant été revues jusqu'à sept fois, et, quoique moins amples et moins commodes que celles de Callet, on les recherche encore quelquefois quand on a besoin d'avoir les sinus naturels (et les tangentes), dont Callet ne donne que les logarithmes. VI. *Traité d'Arithmétique*, 1747, in-8°. VII. *Eléments de Géométrie*, 1732, 1739, 1747, 1750, in-4°. ; *Abrégé* par l'auteur, 1747, in-8°. VIII. *Instructions pour la Jeunesse, sur la Religion, et sur plusieurs Sciences naturelles*, 1758, 2 vol. in-12. IX. *Eléments de la Grammaire française, à l'usage des Enfants qui apprennent à lire*, 1760, in-12. X. *Recueil de Mémoires touchant l'Education de la Jeunesse*, 1763, in-12. XI. *Moyens d'apprendre à lire avec facilité et en peu de temps, ou Moyens de perfectionner la Méthode d'enseigner à lire*, Paris, 1767, in-12, de 74 pag. Il ne proscriit pas l'épellation ; mais il indique les cas où elle est utile. Dans l'*Avertissement*, il promet un Syllabaire adapté à sa méthode. XII. *Mémoire sur les Moyens de perfectionner les études publi-*

ques et particulières, où l'on montre en quoi il paraît que consiste la perfection de la méthode d'enseigner, 1769, in-12. XIII. *Institutiones philosophiæ ad usum scholarum accommodatæ*, 1778-80, 4 vol. in-12. C'est le Recueil des leçons que Rivard dictait à ses élèves, et que sa modestie l'avait toujours empêché de publier. Don Monniotte, son ami, en fut l'éditeur (V. MONNIOTTE). Le portrait de Rivard a été gravé par Valade et par Desrochers. W-s.

RIVAROL (ANTOINE, comte DE), né à Bagnols, en Languedoc, vers 1754, fut l'un des plus brillants esprits de la fin de ce dix-huitième siècle, qui fut le siècle de l'esprit : homme à la mode, digne de la gloire, que les salons regardèrent comme un prodige, que la politique européenne aurait pu compter comme un oracle, et que la postérité doit adopter aujourd'hui comme un de ces génies heureux et incomplets tout ensemble, qui n'ont fait que montrer leurs forces. Rivarol vint fort jeune à Paris. Il paraît qu'il n'avait pas eu d'autre éducation que celle de la maison paternelle, mais que cette éducation suffit à défrayer son début dans la capitale, et même son entrée dans la société des beaux-esprits et des savants. Accueilli d'abord, par D'Alembert, comme parent de M. de Parcieux, de l'académie des sciences, il obtint bientôt, par lui-même, d'autres recommandations que cette parenté, qu'on l'accusa quelquefois d'avoir usurpée. L'homme supérieur est tellement dans le monde l'ennemi commun, que ce n'est pas trop de toute une vie de caresses et de ménagements envers les autres, pour se faire pardonner ; et les sots ne cèdent même pas toujours à cette précaution.

Qu'on juge de ce qui dut advenir à Rivarol, qui la négligea ; qui montra son esprit, et tout de suite, et avec une sorte d'audace ; qui dès ses premiers succès fut, pour les jaloux, une véritable persécution. Le monde le lui rendit ; et de là ces inculpations, ces contes, ces sarcasmes, toute cette réaction d'une malignité jalouse, qu'il lui fallut subir pour la noblesse de sa naissance dont on contestait et dont on refusait de reconnaître les titres italiens dans leur voyage en Languedoc. Son alliance avec M. de Parcieux, l'emploi de ses premières années à Paris, le secret de ses premières ressources pécuniaires, tout cela forme un voile de médisances, de doutes et d'incertitudes, que nous n'avons pas besoin d'écartier avec art. Rivarol vaut bien la peine qu'on ne s'occupe pas laborieusement de purger sa naissance, le commencement de sa carrière et même le reste de sa vie, de tous les reproches malins qu'il n'a lui-même refusés que par des bons mots. Il en fut prodigue, et en vérité n'avait-il pas l'illustration suprême dans la trop heureuse société de nos pères, cette illustration de l'esprit demeurée la seule, au milieu des lumières, de la lassitude du bonheur et de la folie des nouveautés ? Avant d'avoir écrit une ligne, Rivarol était déjà célèbre dans les cercles de Paris, où l'on était bien vite un grand homme avec des épigrammes, avec des contes, avec le talent de la conversation et le génie de l'anecdote. La société ne voulait alors qu'être amusée ; et elle était, à cet égard, d'une exigence et d'une facilité tout ensemble, que nous avons peine à comprendre. Il y avait un certain art de causer, surtout de raconter, qui se recherchait beaucoup,

s'obtenait fort peu, et suffisait à la fortune littéraire de celui qui ne pouvait pas se vanter d'un seul mot de lui imprimé. Les contemporains de Rivarol l'ont admiré d'abord à ce titre ; et l'on assure qu'il était vraiment extraordinaire pour sa légèreté brillante, sa vivacité railleuse, la soudaineté intarissable de ses idées, le bonheur et l'éclat de ses expressions. C'était de la façon de grecque, de l'improvisation italienne, et quelque chose de la grâce française, très-bien servie par les avantages d'une fort belle figure. Cette gloire commode, qui se recueillait tous les soirs, et qui n'avait besoin pour se renouveler, que des méditations faciles d'une paresse légèrement occupée, ravit à Rivarol ses plus belles années. Sa vie et son talent se dépensèrent en saillies ; et malgré l'empreinte vigoureuse que son esprit profond et mûri laissa sur quelques pages éclatantes, on ne peut guère le considérer que comme un de ces *paresseux pleins de génie*, qui, ne faisant pas assez pour être eux-mêmes, restent au-dessous de leur propre renommée. Quoi qu'il en soit de l'abandon volontaire de son talent, de la négligence de ses forces, on peut encore le deviner à quelques morceaux épars, et prendre dans ses œuvres, composées de riens spirituels ou de grandes ébauches, une admiration qui s'agrandit par les regrets. Pour nous, qui n'avons point entendu ce causeur si étonnant, et qui, par le malheur ou le bienfait de notre âge, ne pouvons même le replacer au milieu du monde aimable dont les mœurs sont devenues étrangères en France ; il nous est impossible de décider si Rivarol faisait le matin sa conversation du soir, s'il travaillait ses bons mots, et s'il méditait

enfin tous ses impromptus ! Pour un autre bel-esprit de ce temps-là, pour Champfort, par exemple, nous dirions *oui*, parce qu'il nous a tenu fidèle registre des siens, et que la patience d'écrire suppose toujours une sorte de récompense qu'on se donne à soi-même pour la peine d'avoir pensé. Mais Rivarol est absous par sa paresse même. Champcenetz passait donc à tort pour son compère dans cette escrime d'esprit qu'il soutenait partout, toujours et de suite. Champcenetz tenait simplement à côté de lui une place qui ne reste jamais vide auprès d'un homme distingué d'une manière quelconque, celle d'imitateur. C'était *son clair de lune*, pour nous servir d'un de ses mots. Essayons de suivre cet esprit brillant et léger, cette imagination vive et forte, à travers les feuilles où elle n'a fait qu'arrêter un premier vol. Le Discours sur l'universalité de la langue française, qui partagea le prix proposé par l'académie de Berlin, en 1784, valut à Rivarol de nombreux éloges, l'estime de Buffon, et les remerciements du grand Frédéric. La chancellerie de Berlin mit ce Discours à côté des ouvrages de Voltaire, dans une lettre officielle, signée du roi. Toutes les académies auraient été heureuses de le couronner; mais il est peut-être plus piquant et plus juste que ce soit un corps étranger qui ait fait rendre un si éclatant hommage à la langue de notre patrie. Ce premier ouvrage, composé à trente ans, porte déjà tous les traits du talent de Rivarol, quoiqu'il n'en porte pas toute la mesure : c'est bien là le ton et l'esprit d'un Français par excellence ; et les défauts de la jeunesse qui s'y font un peu sentir, ajoutent peut-être à la grâce et à la vérité du caractère. On aurait pu se livrer

à une comparaison plus érudite, plus consciencieuse des idiomes et des littératures, on aurait pu être moins leste, moins écourté; mais on ne pouvait pas être plus fin, plus ingénieux, plus fécond en aperçus, plus riche de ces sortes d'images qui développent la pensée, en la colorant. La Traduction de l'Enfer du Dante, parut la même année que le Discours sur les causes de l'universalité de la langue française. Buffon dit à l'auteur que traduire ainsi, c'était créer; mais le public, qui croyait plus à l'esprit de Rivarol qu'à son instruction, ne lui accorda pas le mérite d'une fidélité littérale. Il ne l'avait point cherchée : il a plutôt sacrifié à l'effet des grands morceaux; et l'on ne peut disconvenir que quelques-uns ne reproduisent, en partie, l'énergie bizarre et l'originalité pittoresque du peintre d'Ugolin. Les Lettres sur la religion et la morale, publiées à l'occasion de l'ouvrage de Necker sur l'importance des opinions religieuses, ne sont guère que des conversations vagues, sans doctrines, sur un livre assez vague lui-même. On y devine à peine cette sagacité pénétrante de Rivarol, qui depuis illumina la métaphysique du langage, et la politique des états, de tant de clartés brillantes. Quelques plaisanteries assez faciles commencent, sur Necker, une guerre que Rivarol devait, à plus d'un titre, continuer contre sa famille. Mais, de toutes ces productions, caprices d'un esprit indolent et moqueur, de toutes ces improvisations de critique et de satire, échappées à la dissipation et aux succès du monde, le *Petit Almanach de nos grands hommes* fut encore la plus importante, dans sa frivolité. C'était pour le temps plus qu'un coup d'é-

tat, temps de repos, avide de prose, avide de vers, rassasié et toujours curieux de jouissances littéraires, où l'entreprise de Rivarol devenait un véritable bienfait public, par l'espèce de rajouissement qu'elle donnait au plaisir de l'épigramme. L'ouvrage, publié d'abord sans nom d'auteur, fut avoué par Rivarol, quand il vit qu'on l'attribuait à d'autres, surtout à Champcenets. Qu'on juge du succès par le scandale, et du mérite par le succès. On ne s'était jamais moqué de tant de gens à-la-fois, et l'on ne s'en était jamais moqué avec une malice plus impartiale, en même temps que plus amère: car pas un seul auteur n'était oublié; et il en est bien peu qui aient, plus tard, purgé la sentence contre eux prononcée. Le volume grossissait à chaque édition; et quelque nouvel avertissement y retrempeait encore les traits de la satire. On a fait une liste de tous ceux qui se prétendaient injustement raillés par Rivarol, ainsi que des ouvrages qui les vengent. Nous ne devons pas nous amuser à la parcourir; il nous suffira d'en citer un, Delille, avec lequel le malheur et la justice le réconcilièrent, à Hambourg, quoiqu'il fût coupable envers lui, non-seulement d'une plaisanterie en prose, mais encore d'une plaisanterie en vers (*le chou et le navet*). La révolution vint bientôt couper court à ces jeux d'une société paisible, et élever Rivarol à l'éloquence par le courage. Personne n'aperçut aussi vite que lui les conséquences d'un premier ébranlement, la faiblesse des caractères précipitant la ruine des institutions vieilles; la philosophie impuissante à calmer les passions, après les avoir soulevées. Dès les premières abstractions, il prévit les dernières

sureurs, indiquant du doigt la sanglante filiation des folies et des crimes, de la tribune et de l'échafaud, et ne laissant à cette inévitable destinée d'une liberté sans titre qu'une seule espérance, un despotisme sans issue. C'est dans son *Journal politique national*, concerté avec un dévoué serviteur du trône, M. De la Porte, qu'éclate cette incroyable prévision des événements, qui devança le génie de Burke lui-même, et lui inspira peut-être cet anathème conservateur répété par toute l'Europe. Les feuilles de ce journal, rapidement écrites sous l'intérêt palpitant du moment, se revoient aujourd'hui avec curiosité, et même avec une sorte de surprise nouvelle. On sent toujours que c'est un contemporain qui peint, et souvent que c'est la postérité qui juge. Un seul éloge fera suffisamment apprécier la raison, la finesse, la vigueur des idées politiques; c'est que l'auteur ne croyait faire qu'un journal, et qu'on croit lire une histoire. C'était à la même époque qu'il concourait, avec M. Peltier et Champcenets, à la rédaction de l'ingénieux recueil, intitulé les *Actes des Apôtres*, qui eut un si grand succès par l'esprit et la gaieté avec lesquels il déversait le ridicule sur les partisans de la révolution. Ces écrits étaient trop courageux, trop ouvertement contraires aux meneurs de ce temps là, pour n'être pas trouvés coupables. Les persécutions arrivèrent; et Rivarol, après avoir continué ses philippiques, pleines d'une verve si indignée, dans un village près de Noyon, sous le nom de Salomon de Cambrai, fut enfin contraint de quitter la France. Il se réfugia d'abord à Bruxelles. C'est là qu'il écrivit ses *Lettres au duc de Brunswick, et à la noblesse française émigrée*,

au moment où la coalition entrait en Champagne. Les premières démonstrations de la Prusse se fondirent bientôt; la monarchie de Louis XIV, fugitive, fut réduite à l'épée impuisante de quelques preux; et par une double dérision de la fortune, le talent et l'éloquence ne purent pas plus la soutenir que le courage et la loyauté. Rivarol, abandonné à toutes les vicissitudes de l'exil, passa quelque temps à Londres, où il vit, et Pitt, et Burke, ces deux ennemis de la révolution française, qui l'accueillirent avec distinction, mais qui ne l'empêchèrent pourtant pas d'aller chercher un autre abri à Hambourg, en 1796. Il espérait s'y faire une ressource de sa plume, et surtout de la publication d'un nouveau Dictionnaire de la langue française, conçu sur un plan plus simple, et plus vaste en même temps, que celui de l'académie. Malgré les persécutions du libraire avec lequel il avait traité, Rivarol n'a fait imprimer que son discours d'introduction; mais déjà il avait achevé une nouvelle Théorie grammaticale, d'innombrables observations sur les synonymes, sur la signification des mots, leur classement méthodique, leur définition analytique et conséquente. Le Discours sur les facultés morales et intellectuelles de l'homme est une magnifique préface, dans laquelle l'auteur a voulu rappeler la parole à la pensée, l'homme à Dieu. Chénier, qui avait d'autres grammairiens à prôner, a jeté, dans son Tableau de la littérature, quelques mots de dédain et d'étourderie sur un écrit aussi remarquable. Chénier n'a pas été heureux dans ses haines; car il a trouvé moyen de n'être injuste que pour les auteurs du *Génie du Christianisme*, de la *Législation*

primitive, et du *Discours sur la Langue française*. C'est à la fin de ce discours, plein de choses fines, subtiles et profondes, que se trouve cet admirable tableau du règne de la terreur, assez effrayant pour faire trembler les bourreaux eux-mêmes, et pour leur faire répéter cette imprécation de leurs remords : « Philo-
» sophie moderne, où nous as-tu
» conduits, et à qui nous as-tu li-
» vrés ? sont-ce là tes saturnales, tes
» triomphes et tes orgies ? sombre
» nuit apparue au nom de la lumière,
» vaste tyrannie au nom de la li-
» berté ! profond délire au nom de la
» raison, on ne saurait vous peindre
» trop fidèlement pour être utile, ni
» trop vous atténuer pour être cru... »
Cette verve d'indignation se retrouve, avec tous les aiguillons de l'ironie, dans une Vie du général Lafayette, que Rivarol appela, le premier, le général *Morphee*. C'est aussi dans ce court morceau qu'est inscrite l'admirable définition de la légitimité : « Le Roi est nécessaire aux
» Français : objet de haine ou d'a-
» mour, de respect ou d'outrage, il
» en faut un. . . . Ainsi les blasphè-
» mes, les adorations des hommes,
» attestent également un Dieu. » Quelques personnes connaissent de Rivarol un ouvrage où il avait rassemblé toutes ses forces, toutes les ressources de l'esprit, de l'érudition, de la maturité, de la retraite et du malheur : sa *Théorie des corps politiques* ne peut être perdue; et quoique inachevée, on doit croire que sa publication ferait rendre au talent politique de Rivarol, une justice que son esprit brillant et incontesté a jusqu'ici trop restreinte. Une édition de toutes ces précieuses ébauches est donc le seul moyen de compléter l'éloge d'un écrivain, dont on peut cepen-

dant apprécier le style sur la plus courte de ses pages brillantes(1). Son style a de l'éclat et de l'harmonie, un tour libre et varié, enfin les formes de la belle prose française; mais ce qui le caractérise essentiellement c'est un jet rapide dans les idées, de fréquentes surprises, et une peinture continuelle de la pensée par l'image. Il y a tout-à-la-fois chez lui quelque chose de la pompe de Buffon, de l'énergie de Tacite, ou plutôt de l'originalité du cardinal de Retz. Mais ces qualités ne sont pas complètes; son élévation ne va pas jusqu'à la gravité, sa véhémence jusqu'au sentiment, son esprit jusqu'au naturel. De là un peu de fatigue et d'éblouissement: c'est cependant toujours un écrivain agréable, et c'est souvent un grand peintre. Pour achever de faire connaître Rivarol, il faudrait citer tous ses bons mots; mais ils font volume, et cet article deviendrait un *ana*. Un poète lui rappelait une pièce de vers de sa composition; il lui répondit: « Vous voudriez bien que je l'eusse oubliée... » A un autre, sur un distique: J'y trouve des longueurs... Il disait encore d'un homme mal - propre: *Il ferait tache dans la boue*. — C'est un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser. — Quelqu'un lui demandait: Connaissez-vous le vers du siècle:

Le trident de Neptune est le sceptre du m... é.

—Oui, mais ce n'est qu'un vers (*ver*) solitaire. Il disait d'un homme qui

(1) On a imprimé les *Œuvres de Rivarol*, Paris, 1808, cinq volumes in-8°. l'éditeur est, dit-on, M. Ch. de Chénédolle. Sur la demande de Mme. Rivarol, le libraire a supprimé, dans certain nombre d'exemplaires, la Notice qui avait d'abord été mise à la tête de cette édition: mais en supprimant la Notice dans le tome 1^{er}, le libraire ajouta dans le tome V, avant l'*Avis sur cette nouvelle édition*, etc., deux lettres de Mme. de Rivarol. A. B.—T.

avait écrit contre lui: « Il m'a donné un coup de pied de la main dont il écrit. » Il disait encore de Beauzée: « C'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif. » Rivarol est mort à Berlin, le 13 avril 1801, à l'âge de quarante-sept ans, après une maladie violente, où il est probable qu'il n'eut pas le temps de faire à son médecin, nommé Formey, ce mauvais bon-mot: *J'ai bien peur que vous me déformiez*. On prétend que Buonaparte lui avait fait faire des offres de fortune; on cite au moins une belle réponse de Rivarol comme autorité: *Le Roi est un prince*, on ne peut s'en écarter. . . Rivarol avait un fils, qui est mort à Saint-Petersbourg. Son frère, dont il disait plaisamment, « que ce serait l'homme d'esprit d'une autre famille, » est aujourd'hui maréchal-de-camp des armées du Roi, qu'il a servi avec le plus noble dévouement. La veuve de Rivarol, née H. Mather-Flint, morte le 21 août 1821, vivait à Paris, séparée de lui depuis long - temps, lorsqu'elle publia en l'an x (1802), une *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol... en réponse à ce qui a été publié dans les journaux*, Paris, in-8°. de 30 pag. (2) Sulpice La Platière a donné, en 1808, un *Esprit de Rivarol*, 2 vol. in-12, avec son portrait; ce livre avait déjà paru en 1802, sous le titre de *Vie philosophique, politique et littéraire*

(2) On a encore de Mme. de Rivarol: I. *Appel des Vights anciens aux Vights modernes*, trad. de l'anglais d'Edmond Burke, 1791, in-8°. II. *Les effets du Gouvernement sur l'Agriculture en Italie*, avec une Notice de ses différents Gouvernements, traduits de l'anglais, 1797, in-8°. III. *Le Couvent de Saint-Dominique*, trad. de l'anglais, 1801, in-8°. IV. *Encyclopédie morale*, 1802; in-12, réimprimée sous le titre d'*Economie de la Vie civile*, 1821, in-12. C'est une traduction de Dodsley (*Poë. DODSLEY*, XI, 467). Voyez aussi la note 1, ci-contre. A. B.—T.

de Rivarol. Le Discours sur l'universalité de la langue française, forme le second volume. M—NE.

RIVAULT (DAVID) sieur de FLURANCE (1), littérateur, né vers 1571, à Laval, dans les environs, d'une famille noble, originaire du Poitou, reçut une éducation soignée, et, après avoir terminés études, embrassa le parti des armes. Le desir d'acquérir de nouvelles connaissances le conduisit en Italie et en Sicile. Outre les mathématiques, qu'il avait étudiées avec soin, il possédait le grec, le latin et les langues orientales. Pendant qu'il était à Rome, il acquit des manuscrits arabes, entre autres, un Recueil de Proverbes, qu'il fit traduire en latin par un maronite. Il communiqua ensuite cet ouvrage à Casaubon, qui pria le savant Erpenius de le publier (Voy. ERPENIUS, XIII, 174). Rivault fit un voyage en Hollande, vers la fin de 1602; et il alla voir, à Leyde, Scaliger, qui l'accueillit avec beaucoup de bienveillance. En 1604, il fut reçu gentilhomme de la chambre du roi. L'année suivante, il accompagna le jeune comte de Laval, qui se rendait en Hongrie, pour y servir, comme volontaire, dans les armées de l'empereur. Le comte fut tué par les Turcs, devant Comorn, le 30 décembre 1605; et Rivault, qui combattait près de lui, fut blessé de deux coups de cimeterre et d'un coup de hache. Il ramena le corps de son protecteur à Laval, et profita des loisirs que lui laissait la paix pour se livrer à la culture des sciences. Il fit un second voyage à Rome, en 1610, et fut admis à l'académie des Humoristes. Le jour qu'il vint y prendre séance,

il prononça un discours latin : *Minerva armata, sive de conjugendis litteris et armis*, qui fut imprimé (Rome, 1610, in-8°.) De retour à Paris, il fut nommé sous-précepteur de Louis XIII, et son professeur de mathématiques, avec un traitement de trois mille livres. En 1612, il obtint le titre de conseiller-d'état; et il succéda, la même année, à Nicolas Lefevre, dans la charge de précepteur en chef du jeune roi. Son auguste élève avait un chien qu'il aimait beaucoup. Cet animal incommodait souvent Rivault, pendant qu'il donnait ses leçons; et, un jour, pour s'en débarrasser, il lui donna un coup de pied. Le roi s'emporta contre Rivault, au point de le frapper. Celui-ci présenta sa démission, et quitta la cour. Il se réconcilia cependant avec le roi, qui lui promit, dit-on, un évêché. Il avait accompagné jusqu'à la frontière M^{me}. Elisabeth, mariée au roi d'Espagne. En revenant, il tomba malade, et mourut à Tours, au mois de janvier 1616, à l'âge de quarante-cinq ans. Outre une édition des *OEuvres* d'Archimède, avec une traduction latine (2) et des notes, Paris, 1615, in-fol., qui a été reproduite, en 1646, par le P. Richard, avec des corrections (V. ARCHIMÈDE et RICHARD), on a de Rivault : I. *Les Etats esquels est discours du prince, du noble et du tiers - état, conformément à notre temps*, Lyon, 1595 ou 1596, in-12, de 392 p. II. *Discours du point d'honneur, touchant les moyens de le bien connaître et pratiquer*, Paris, 1599, in - 12. III. *Les Eléments d'artillerie*, concernant tant la théo-

(1) Et non pas *Fleurance*, comme l'écrivent la plupart des bibliographes : dans l'art. ERPENIUS, Rivault est mal nommé *Florentius* (de Florence).

(2) Casaubon, dans une lettre à Scaliger, de 1604 dit que Rivault avait traduit Archimède en français, pour faire plaisir à la jeune noblesse; mais cette version, si elle a jamais existé réellement, est tout-à-fait inconnue.